

# *Souvenirs d'un préfet*



**François LEBLOND**

François Leblond

## Souvenirs d'un préfet

© François Leblond, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2242-3

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Prologue

J'ai toujours eu la réputation d'exercer la fonction préfectorale sans tabou, j'ai risqué plusieurs fois d'être mis en difficulté par les initiatives prises au nom de ce que j'estimais l'intérêt général. Je n'aurais jamais accepté, préfet du Var, d'autoriser des éoliennes sur le massif de la Sainte Victoire. Pour moi, les administrations centrales n'ont pas le monopole de l'intérêt général, on n'administre bien que de près. C'est à mon enfance et à ma jeunesse que je dois cette volonté d'indépendance. Quand Florence et moi avons décidé de nous marier, elle a abandonné la carrière scientifique qu'elle ambitionnait pour partager la vie à laquelle je me destinais. Elle était prête à quitter l'univers tranquille qui avait été le sien à l'abri de Notre Dame de Sion où elle était entrée à trois ans pour en sortir après le bac, elle s'engageait avec moi dans l'aventure.

J'avais déjà un travail, j'étais intervenu dans les débats des Semaines Sociales de France à Angers, une institution catholique née à Lyon avant la guerre de 14 et que je connaissais depuis longtemps par ma mère. J'y participais chaque année depuis mon entrée à Sciences Po. C'était le moment où Edgar Pisani, Ministre de l'Agriculture, avait fait voter une loi majeure pour la modernisation des exploitations agricoles. Il m'avait été proposé en fin de congrès, d'enquêter à travers la France, de façon rémunérée, pour le compte de la FNSEA, sur les conditions d'application de ce texte. L'été 1961 à Chamonix, quand nous nous sommes rencontrés, je venais de faire 20.000 km en voiture au lieu de préparer l'ENA. Si j'avais continué dans la même direction, j'aurais fait carrière dans les organisations agricoles et Florence n'aurait pas eu les obstacles mis dans le corps préfectoral pour les épouses, elle aurait poursuivi sa thèse de chimie physique.

Dès janvier 1962, après le concours de l'ENA auquel j'avais tout de même été reçu, j'ai été incorporé au 3<sup>e</sup> RIMA à Maisons Laffitte, 4 mois se passèrent ainsi jusqu'à mon départ en Algérie le 1<sup>er</sup> mai. L'OAS était à l'époque en pleine activité et, à Maisons Laffitte, nous montions la garde la nuit avec le fusil cadennassé au poignet. Le cessez le feu avait eu lieu le 14 mars mais l'indépendance devait attendre le 1<sup>er</sup> Juillet.

Très vite, une fois sur place en Algérie après un voyage étrange, en bateau, de

soldats sans officiers, J'eus la chance de devenir, sur proposition du chef d'Escadron Gérard de Curières de Castelnau auquel j'étais apparenté, secrétaire du Général Frat, commandant les troupes restées à Constantine pendant la première année d'indépendance et dont Castelnau, petit-fils du grand général de la guerre de 14, était le chef de cabinet. Cela me semblait permettre le mariage, Florence ayant les titres universitaires voulus pour enseigner alors que la plupart des enseignants avaient regagné la métropole. Celui-ci a ainsi eut lieu à Senlis le 15 septembre 1962, une fête somptueuse organisée en deux mois par mes beaux-parents.

Notre début de mariage en Algérie fut passionnant pour tous les deux, nous vivions dans trois cellules de 7m2 chacune, au sein du collège des Pères Blancs, à l'écart de la famille et au milieu d'enseignants qui vivaient, comme nous, une aventure inédite sous l'autorité de l'homme exceptionnel qu'était le Père Godart. La famille de Florence était terrorisée, cela ne nous avait pas impressionnés. Ils avaient fait des démarches pour nous faire rapatrier, je me suis donné le luxe de refuser cette mutation quand elle est parvenue.

Une difficulté se présenta assez vite : l'armée française quittait progressivement l'Algérie et je risquais d'être, moi aussi, rapatrié, alors que Florence avait son métier de professeur. Le Colonel de Vallée qui avait pris la suite du Général Frat, prit sur lui, encore un homme exceptionnel, de me laisser seul militaire français à Constantine, le nouveau consul Général Joseph Lambroschini acceptant de me nommer consul adjoint chargé des relations avec les pieds noirs restés sur place. Ce fut, pendant quelques mois, une expérience passionnante à laquelle j'ajoutais des cours à la faculté de droit qui ne furent jamais payés, comme ceux de Florence au lycée technique de Constantine

Si Florence s'est montrée une très bonne préfète, c'est pour beaucoup à ce séjour en Algérie que cela est dû. Elle y a fréquenté des personnes qui n'avaient pas eu sa jeunesse dorée. Se moquant des aspects politiques de la fonction auxquels elle n'était en rien préparée, elle étonnait par son non-conformisme, sans pour autant faire de gaffe impardonnable, cette expérience algérienne l'a transformée. Sans s'engager dans des voies dangereuses, elle m'a beaucoup aidé par la simplicité qu'elle a manifestée dans les contacts avec des populations de tous niveaux et de toutes sensibilités. Elle disait toujours : « ils savent que je les respecte ». Personne ne lui a manqué de respect. C'était déjà le cas avec ses élèves algériens, pour la plupart appartenant à des familles ennemies de la

France. Elle a beaucoup souffert de Macron parlant de criminels de guerre à propos des acteurs de la colonisation.

Pour moi, la question se posait autrement car mon attachement à la vie publique a commencé très tôt, probablement dès l'âge de dix ans, et toute ma vie passée, mon appartenance au scoutisme, m'influçait encore quand, devenu préfet, j'avais à prendre une décision. Ainsi pour comprendre ma carrière avec ses succès mais aussi ses difficultés et parfois ses erreurs, il me faut parler d'abord de la vie que j'ai menée jusqu'à mon mariage et de ceux et celles qui m'ont marqué.

# **1. MON ENFANCE ET MA JEUNESSE : SCOUT UN JOUR, SCOUT TOUJOURS**

Je suis né à Paris, de Jacques leblond et Marthe Boutmy le 4 mai 1937, baptisé à l'église Saint Roch par le frère aîné de mon père, l'abbé Jean Leblond. J'ai perdu mon père à l'âge de dix-huit mois d'une crise de rhumatisme articulaire aigue, il avait 34 ans, Maman 27. Il l'a laissée en difficultés financières, elle ne disposait d'aucune retraite. Elle a rejoint son père à Cogny en Beaujolais où, veuf depuis plusieurs années, il avait cessé toute activité après le rôle important qu'il avait joué dans la métallurgie. Il était malade et elle l'a soigné jusqu'à sa mort, laissant passer les occasions de se remarier. Nous avons vécu dans ce village de 1939 à 1943, dans une maison louée, appelée le Belvédère en raison d'une tourelle sur le toit d'où on pouvait apercevoir tout le Beaujolais. En automne 1943, nous avons gagné Lyon. J'entrai en classe dans une institution sélecte de Lyon, la Tour Pitrat, en attendant d'entrer l'année suivante chez les Maristes de la Montée Saint Barthélémy.

Mon grand-père Boutmy est décédé le 30 mai 1946, j'avais 9 ans, dans l'appartement qu'il avait loué 16 rue du Plat à 100 mètres de l'appartement de ma tante Arloing au 6 de la même rue. Je l'adorais et pleurai à chaud de larmes. Il était bon, même si sa réputation de paresse n'était pas usurpée. Grand lecteur, il était un fin lettré, écrivant des vers chaque jour sur un petit carnet que nous avons hélas perdu dans nos déménagements, il avait interrompu d'écrire le jour de ma naissance. C'est lui qui s'est rendu en 1906 rue Saint Guillaume à la mort d'Emile Boutmy, au nom de la famille, et y a recueilli ses documents personnels que maman a conservés précieusement et qui nous ont servis Renaud et moi pour écrire sa biographie.

Pendant tout le temps que nous avons passé à Cogny, je ne suis pas allé en classe, c'était mon grand-père mon précepteur. J'entrais le matin dans son lit et récitais avec lui ce qu'il m'avait appris la veille, notamment l'album du Père Castor. L'institutrice du village complétait mes connaissances en me recevant après sa classe avec les enfants de la famille de Fleurieu, amie de maman. Au mois de septembre, nous nous rendions au Corbet, la propriété familiale depuis

plusieurs siècles, où nous retrouvions les deux sœurs de ma grand-mère Boutmy décédée en 1932, Alice dite Lili et Renée dite Malo, ainsi que le mari d'Alice, le professeur Fernand Arloing dont tout le monde s'accordait à donner le titre de chef de famille. Je l'appelais Palain.

Au Corbet, je fréquentais les enfants des vigneronns mais j'étais pénétré par la hiérarchie existant alors en France, je les commandais lors de nos jeux. Cela peut paraître incroyable mais notre propriété était, à elle seule, une unité, chacun y avait sa place, moi comme les autres et je n'avais aucune peine à l'assumer.

J'étais sous l'autorité de la femme de chambre de mes tantes, Jeanne Cathenod, très instruite, fille d'instituteur, d'une famille de 12 enfants dont deux prêtres. Elle était aidée par Louise Bouvet, la cuisinière. Quand nous étions au Corbet, elle me conduisait, tôt le matin, dans les champs pour y cueillir les champignons mousserons qui, séchés, accompagneraient les plats tout l'hiver. Elle était arrivée en 1912 dans la famille, elle avait alors 23 ans, maman étant née en 1911, elle l'avait ainsi toujours connue. Jaja admirait sa distinction naturelle. En 1966, à la mort de Tante Lili, maman l'a installée dans l'appartement qu'elle avait acheté 36 avenue Berthelot et en 1968, au moment où elle a acquis sa maison de Marcy, elle a quitté son appartement du 16 de la rue du Plat pour venir vivre avec elle. Jaja est morte dans ses bras en 1974 et est enterrée dans le caveau familial de Caluire.

Jaja avait épousé la famille, elle défendait son patron chaque fois qu'il était attaqué. Un soir en 1944, un appel téléphonique, « il faut d'urgence que le Professeur Arloing descende, on a besoin de lui », manifestement on en voulait à sa vie. C'est Jaja qui a répondu : « vous prenez Monsieur pour un médecin de quartier ! » elle a raccroché. Quand il était gravement malade à la veille de sa mort, c'est elle et elle seule qui mesurait un mètre 50 et lui un mètre 80, qui était son infirmière. Elle avait assez mauvais caractère mais compensait par un travail quotidien très lourd, y compris les sauts de charbon qu'elle remontait de la cave en hiver pour entretenir la chaudière. Tante Lili qui passait six heures par jour au piano et ne savait pas cuire un œuf, supportait ses accès de mauvaise humeur avec philosophie, elle est morte avec Jaja auprès d'elle. Malo qui avait sacrifié sa vie pour s'occuper de sa mère, était respectée pour sa très grande gentillesse et son exquise courtoisie, elle jouait s'il le fallait un rôle apaisant. Dépendante de sa sœur financièrement, elle était restée une grande dame. Elle était mon professeur de piano et a eu tort de ne pas m'obliger à travailler le solfège, ce qui



a bloqué mes progrès. Chacune de mes deux tantes avait sa place

Seuls maman et moi, le jeudi et le dimanche, perturbions un peu ce solide équilibre en racontant toutes les initiatives que nous prenions. Les tantes ne les approuvaient pas forcément mais les respectaient. Elles trouvaient maman un peu audacieuse dans ses nouveaux amis mais s'accordaient à lui reconnaître l'extrême bonté qu'elle a manifestée toute sa vie. Ce n'est pas un hasard si tous mes beaux-frères et belles-sœurs se sont déplacés à Lyon pour ses obsèques à Saint Jean.

Tante Lili a épousé Fernand Arloing lorsqu'il termina son internat des hôpitaux- il avait été reçu à 20 ans- il avait 25 ans. Son beau-père Saturnin Arloing était alors directeur de l'école vétérinaire de Lyon, il était veuf et le jeune ménage s'installa dans son appartement de fonction. Saturnin Arloing était un savant connu dans le monde entier et tante Lili a, pendant 10 ans, présidé la table en recevant des savants venant de toute l'Europe. « je n'ai pas trouvé en mon beau-père un seul défaut » disait-elle. La conversation était passionnante et cela l'a rendue très exigeante quant à la qualité des hommes. Elle avait l'art de réparties redoutables, mouchant par un trait d'esprit la médiocrité satisfaite. Autant sa sœur était sensible à ses ascendants aristocratiques, autant, elle, ne s'intéressait qu'à l'intelligence et dénonçait ceux qui s'appuyaient sur leur particule pour mépriser le reste du monde.

Malo est largement responsable de mes goûts pour la chose publique. Patriote avant tout, elle était l'historienne de la famille et ne manquait pas de valoriser les rôles exercés par son arrière- grand-père, le colonel Cayard et son grand père, le colonel Janisset, le premier était avec Napoléon en Russie lors de la terrible campagne de 1812, la Bérézina n'avait plus de secret pour moi, il était aussi à Waterloo mais, de cela, nous ne parlions pas. Le second, son grand père, était à Sedan en octobre 1870, quand Bazaine a trahi. Les officiers ne saluaient plus leur général ! Ecoutant Malo, j'ai longtemps voulu faire Saint Cyr et mon changement, en direction de Sciences Po, en souvenir de son fondateur Emile Boutmy, grand-oncle de maman, fut encore lié à mon goût pour le service public. Je me souviens de la superbe voiture Delaye du préfet du Rhône, Massenet, un jour, stationnant dans notre rue, devant les facultés catholiques, sans doute pour une réunion. J'étais impressionné, je ne pouvais savoir que ce serait un jour mon métier !

Je reviens à la guerre, la nourriture manquait, maman élevait trois poules

qu'elle avait appelées Joséphine, Frédégonde et Brunehaut, qui ne manquaient pas de pondre des œufs. Elle devait aller dans le haut Beaujolais à Bicyclette pour trouver des pommes de terre. En Beaujolais, seul le vin était à volonté.

La famille de mon père possédant le château du Vau près d'Angers, maman décida en 1943 de m'y conduire par le train. Ce fut une expédition, changements 6 fois. J'ai fait connaissance ainsi avec la vie de château sous l'autorité de ma grand-mère Leblond qui était la grande dame du village. Cet édifice, reste d'un château féodal brûlé à la Révolution, me faisait peur. Paradoxalement, alors que le Vau était en zone occupée, on ne manquait de rien, une épaisse couche de beurre sur les tartines, des rillettes, tout ce qui manquait en Beaujolais.

En 1940, devant l'impossibilité de se procurer de l'essence, mon grand-père avait acheté un vélocar, voiture à pédale à deux places ressemblant à un pédalo, avec un coffre arrière où je pouvais me tenir. Mon grand-père et maman ont parcouru, pendant quatre ans, tout le Beaujolais à l'aide de cet étonnant moyen de locomotion. Une petite vitesse permettait de monter toutes les côtes. Lors des mariages familiaux, nous arrivions triomphalement dans cet équipage insolite.

L'hiver, nous séjournions à Lyon chez les Arloing. Maman avait une passion pour son oncle à qui elle avait demandé d'être mon parrain. Il n'était pas seulement un des professeurs les plus connus de la faculté, il avait des convictions religieuses et sociales, prenait une part déterminante à la lutte antituberculeuse dans les classes pauvres de Lyon, faisait des permanences bénévoles dans les dispensaires qu'il créait. C'était à ces occasions qu'il avait rencontré le Cardinal Gerlier. Emmenant Maman manger des huitres aux Halles de Saint Bonaventure avant le déjeuner familial, Il lui dit un jour, de son épouse et de sa belle-sœur : « elles n'ont pas l'esprit évangélique ! » Si maman qui avait eu une jeunesse dorée, s'est engagée dans le domaine social, c'est d'abord un héritage de son oncle.

Depuis, l'âge de trois ans, à Lyon rue du Plat chez les Arloing, j'ai été à table avec toute la famille, on me plaçait face à oncle Fernand, il me regardait avec attention avec ses yeux perçants, j'étais l'enfant qu'il n'avait pas eu. S'il n'était pas décédé à 68 ans du cancer pour lequel ses recherches avaient conduit à un médicament facilitant les opérations des cancéreux, l'oxyferiscorbone, future source de revenus pour maman, alors que j'avais alors 7 ans, ma vie future aurait été différente, laquelle ? sûrement pas la médecine, probablement une école d'ingénieur.